

et nul, jusqu'à ce jour, n'eut l'audace de lancer si grand vaisseau sans le soutenir par des colonnes. Richard bâtissait le lieu de sa déconfiture, car c'est dans cette salle même que les Chambres le déclarèrent déchu du trône.

Sous la merveilleuse charpente du Hall, des couronnements royaux ont déployé leur pompe. Édouard III y a consolé par des fêtes les rois qu'il gardait prisonniers : Jean le Bon, Roi de France, et David, Roi d'Écosse. Au cours des siècles futurs, les drames et les cérémonies fastueuses s'y dérouleront dans une curieuse alternance : condamnations et proclamations, acquittements fameux, procès à scandales, réceptions et couronnements.

Une seconde de stationnement à la porte du Hall, pour se recueillir dans une courte prière, et Philip Howard, comte d'Arundel, Premier Pair d'Angleterre, s'avance dans la salle immense, tous les regards braqués sur lui, vers la barre des accusés.

Comme lui-même s'émue, treize ans plus tôt, devant l'apparition de la Reine d'Angleterre, le public se sent impressionné à sa vue. Ce noble est noble entre les nobles.

Sa haute taille ne s'est pas courbée dans la geôle et, soulignée par la maigreur, elle semble presque démesurée. Il porte fièrement le superbe accoutrement qu'impose son rang en la circonstance : le pourpoint de satin et la culotte de velours sous le long vêtement de velours, relevé d'or et bordé de fourrure. Devant lui, selon la coutume, un homme brandit la hache de la Justice.

Arundel est à la barre. Très digne, il salue de son grand chapeau ses juges et ses pairs : le salut ne lui est pas rendu. Sous l'insulte, il pâlit un peu : les accusations pesant sur lui doivent être de celles qui déshonorent. Il demeure calme, cependant, et le procès commence.

— Philip Howard, comte d'Arundel, successeur des Arundel dans le comté de Sussex, levez la main !

CHAPITRE X

LA FUITE VERS LES FLANDRES

Le cercle de menaces se resserrait autour des Howard. Ils décidèrent de fuir, malgré l'échec de Mumford.

Il fallait que le péril fût bien menaçant pour qu'ils se résolussent à ce départ : une fois à l'abri dans les Flandres, où ils allaient chercher asile, les fugitifs pouvaient s'attendre à ce que leurs biens soient confisqués en Angleterre et prévoir des représailles pour leurs familles. Entre le danger imminent et les risques éventuels, ils choisirent cependant ces derniers.

Préparer le mystérieux voyage n'était pas petite affaire. Les frères Howard s'assurèrent des complicités en nombre suffisant pour leur faciliter les transports, mais assez restreint pour offrir peu de chances à la trahison. Entre deux parades à la Cour, Philip courait chez William, qui s'était abouché avec des alliés et recevait des courriers en cachette.

C'étaient, pour le comte d'Arundel surtout, de perpétuelles émotions. À la Cour, certains coups d'œil d'Elizabeth le glaçaient. Était-elle distante, il s'attendait au pire, songeant : « La Reine est avertie. Nous ne pourrons pas partir. » Se faisait-elle affable, Arundel se souvenait en frémissant de sa dernière visite à l'Hôtel des Howard.

— J'aime à faire des projets avec vous, cher comte. Ne rêvez-vous pas parfois de voyage, mon aimable Philip ?

Que soupçonnait-elle ?

Le soir, ayant prié avec toute sa ferveur de néophyte, le comte cherchait péniblement le sommeil, hanté par l'idée que les hommes d'armes d'Elizabeth allaient brusquement l'éveiller.

Il était assez jeune, assez hardi, assez beau joueur pour trouver à ces risques une certaine saveur. Mais trois frêles figures pesaient

sur son cœur : Ann, sa fille Elizabeth et le fils passionnément attendu. Car, parmi les angoisses de l'heure, une nouvelle petite vie s'annonçait : merveilleux espoir ou aggravation de frayeur. Que deviendront les trois êtres chéris, que Philip passe la mer ou qu'il soit capturé ?

Ann, en découvrant les projets qu'on voulait lui tenir cachés, a mis au supplice le pauvre Philip :

— Eh quoi, vous songez à partir, à partir sans moi ?

— Ma douce amie, comment vous emmener, dans l'état où vous êtes ? Il en coûterait la vie à notre enfant et peut-être à vous-même !

— Mais me laisser est pire encore. Dieu ! qu'advient-il de nous quand vous ne serez plus là pour nous protéger, Philip ?

— Ma présence est pour vous menace plus que protection. C'est moi qui suis visé et c'est moi que l'on veut surprendre.

Longtemps, ils ont lutté ainsi, elle refoulant ses larmes et lui son émotion. Brusquement, elle s'est effondrée à ses pieds, lui enserrant les genoux... Jamais il ne l'avait vue ainsi implorante, même aux pires moments qu'il lui avait fait passer :

— Ann, Ann, ne m'enlevez pas mon courage !... Ménagez votre enfant !... Ann, ayons confiance en Dieu...

Il ne l'a pas adjurée en vain. Elle s'est relevée les yeux en larmes, mais décidée à accepter son sort, et depuis, elle l'aide de son mieux dans les préparatifs de son départ.

L'heure approche. Philip s'est confessé au Père Weston qui l'a reçu dans la foi dès le mois de septembre 1584 ; il a communiqué auprès de sa femme et de sa sœur. Pour ne point assister jusqu'au bout au service protestant célébré à l'ouverture du Parlement, il a simulé une indisposition causée par la chaleur : mais c'est là geste à ne pas renouveler. Il est temps de partir.

Cette fois, c'est pour l'appel des nobles que le silence est réclamé, et les noms les plus fameux d'Angleterre tombent un à un, marquis, comtes et barons y répondant tour à tour :

— Lord Norreys... Lord de la Warr... Lord Buckhurst...

Le dernier nom s'est réfléchi sur le mur opposé de la salle. Le dernier Lord a répondu. C'est l'instant où, entre les barrières du chemin de cent dix pieds réservé dans la longueur du Hall, le prisonnier va s'avancer vers la barre.

Le rossignol venait de se taire aux jardins du palais d'Arundel, lorsque les geôliers firent sortir Philip de sa geôle pour le conduire à Westminster. Laissant Londres sur la droite, le cortège, conduit par le Lieutenant de la Tour, gagna l'ouest de la ville et le comte passa bien près de la demeure où sa femme, ayant toute la nuit veillé dans sa pensée, sommeillait maintenant.

Voici les jardins du Strand, baignant de leur extrémité dans la Tamise... la haute porte d'Holbein qui commande Whitehall... l'église abbatiale de Westminster dans toute la beauté de son style primitif anglais qu'enrichit, au-delà de l'abside, l'élégante chapelle d'Henri VII... tout auprès, la petite église de Sainte-Margaret, patronne de la chère Margaret Sackville... Chaque bouquet d'arbres, chaque monument a fait vibrer un souvenir au cœur de Philip. Quelle secrète emprise exercent sur nous les lieux familiers ! Aux heures d'angoisse, un pignon sur la rivière, une allée dans un jardin amollissent le cœur autant que le feraient, vus au passage, les visages anxieux des êtres aimés.

Le cortège enfin a pénétré dans le palais de Westminster qui campe son arrogance parlementaire sur la rive de la Tamise.

Tout comme un seigneur d'Angleterre, le Hall de Westminster a ses titres de noblesse. Il fit partie du vieux palais entrepris par Guillaume le Roux, fils du Conquérant, et que détruisit presque entièrement le feu au XIII^e siècle ; Richard III reconstruisit la salle

CHAPITRE XV

DANS LE GRAND HALL DE WESTMINSTER

Le grand Hall de Westminster, siège des Premiers Parlements d'Angleterre, s'est ouvert, ce 14 avril, dès le matin, à une foule d'assistants, séduits par l'idée de voir juger un Premier Pair d'Angleterre.

Le cadre de la joute est magnifique et digne du cortège qui y pénètre entre 8 et 9 heures : Sa Grâce le comte de Derby, officier d'État, s'avance en tête, suivi de plusieurs gentilshommes ; quatre sergents d'armes portant la masse lui font le passage. Le Grand Chambellan d'Angleterre, comte d'Oxford, s'avance aussitôt après lui. Ils gagnent le haut bout du Hall où se dressent, sur une estrade de trente pieds carrés, le dais, les bancs et les tables couvertes de tapis verts, où vont siéger les juges. Le comte de Derby, « Lord Steward », avec toute la lenteur de sa dignité, s'installe dans le fauteuil présidentiel. La voix d'un sergent d'armes sonne alors, lançant avec la puissance d'un coup de cloche le vieux mot français dont l'usage ne s'est jamais perdu en Angleterre.

— Oyez !

Le son se répercute, suivi d'un absolu silence. Immobiles sur leurs bancs, les nobles d'Angleterre semblent des statues de marbre, sculptées pour la décoration du Hall. Les assistants n'osent respirer. La voix reprend :

— Au nom de Sa Majesté la Reine, Sa Grandeur Lord Steward prescrit et commande à quiconque de garder le silence, sous peine de sanction, pendant que sera lu le pouvoir de Sa Majesté.

Un grand recueillement pour écouter la lecture du mandat.

— Oyez ! crie de nouveau le sergent.

Philip s'enferme dans son bureau et commence une longue lettre à la Reine – lettre que Margaret Sackville remettra, bravant toute conséquence, lorsque son frère sera en lieu sûr.

...Que la Reine ne le juge pas traître à son pays. Ce ne sont pas des accointances avec l'étranger qui provoquent son départ, mais l'impossibilité où il se sent d'étouffer plus longtemps ses convictions. Toujours fidèle à la Couronne, il s'est vu soupçonner d'infidélité, sur la dénonciation d'ennemis cachés ; il a été gardé à vue et a cruellement souffert de sa disgrâce. Cependant, déclare-t-il :

« Le plus lourd fardeau qui pesait alors sur ma conscience, c'était de n'avoir pas vécu selon les préceptes de ce que je crois fermement et affirme être la vérité. »

Il raconte avec sincérité sa conversion et poursuit : volontairement il s'exile loin de tout ce qu'il aime, sa famille, sa chère Angleterre, la Reine elle-même, et c'est pour lui une agonie :

« Je n'aurais plus le désir de vivre si je n'étais soutenu par la pensée de la miséricorde de Celui pour qui j'endure tout cela... de celui qui a enduré dix mille fois plus que moi. »

Ce sacrifice, aura-t-il cependant le courage de le faire ?... La plume s'est arrêtée. Partir ! Quitter le cher pays, renoncer à voir naître le petit être qui portera son nom. C'est trop cruel, c'est trop dangereux. Mais il se remémore les encouragements que lui a donnés d'Outre-Manche un prêtre, le futur Cardinal Allen : hors d'Angleterre, il pourra abjurer officiellement, en liaison avec les Jésuites de Douai et les autres catholiques anglais des Flandres, il servira librement et à la fois l'Église et l'Angleterre.

La plume a repris sa course. Le comte d'Arundel signe et parafe. Le sort en est jeté. Tout étant prévu, le comte gagne deux fois le port où il doit s'embarquer : deux fois, les vents étant contraires ou le capitaine peu confiant, il est obligé de s'en

retourner. La troisième fois, il s'embarque à Littlehampton, dans le Sussex, par une fraîche nuit d'avril 1585.

L'ancre est levée. Quelques brusques secousses, puis des oscillations plus longues : le lent bateau a quitté le port. Le bruit du clapotis heurtant le quai se mue en un chant marin, celui du large.

Philip voit s'agrandir, entre lui et le pays marqué seulement par la lumière du phare et deux ou trois fenêtres éclairées, l'écharpe noire de la mer sur laquelle brille un reflet du ciel.

— Adieu, Angleterre, mon cher pays que je ne reverrai peut-être plus !

— Adieu, Ann, ma douce amie !

— Adieu aussi les folies et les fautes du passé !

Le bateau file, ayant pris le vent. Non loin de lui croise un petit navire de guerre. Que fait donc ce voisin d'aspect hargneux ? Il pique vers son frère pacifique ; il le contourne ; il l'accoste, canons braqués par les hublots.

— Ohé, du bateau !

— Un pirate !

Inutile de résister. Le pauvre bateau n'est pas équipé pour la lutte. Kelloway, capitaine à bord de l'agresseur, descend sur le pont avec quelques hommes. Il se déclare pirate, en effet, et porte ses visées sur Philip Howard et ses deux compagnons.

— Vous rachèterez-vous, mon beau seigneur ? Pour cent livres, je vous tiens quitte et libre.

— Je ne les ai point.

— Écrivez à quelque membre de votre famille qui vous enverra la somme et, par mes os, vous serez libres tous les trois.

Écrire est lourd de risques. Mais tout doit être tenté en vue de continuer le voyage. Philip rédige une lettre à l'adresse de sa sœur Margaret et la remet à Kelloway. Celui-ci, aussitôt, se démasque :

rêverie, Ann s'est soulevée. L'enfant, éveillé par son geste, va pleurer et réclame sa nourrice ; mais il se tait, sa petite bouche s'ouvrant en rond en même temps que ses yeux étonnés.

Ainsi que s'entrechoquent les perles autour des coiffures Médicis, les notes se succèdent dans une envolée ; puis elles s'harmonisent et se font chant ; les voici qui roulent en trilles, qui descendent en cascades, qui ruissellent et s'éparpillent... Le rossignol ! Charmée, Ann écoute l'oiseau. Cette voix est douce, douce comme l'était tout à l'heure la caresse de la mort... Oh ! Pourquoi ce rapprochement ? Lady Ann essaie de se reprendre et n'y parvient pas. Cette musique est comme un glas de rêve.

Les enfants voudraient attraper l'oiseau qui se cache. La voix fuit devant eux, s'éteint, puis, au-dessus d'une autre branche, reprend ses trilles. La mère, pendant leur vaine poursuite, laisse sa pensée voler vers la Tour. Tout Londres l'en sépare : Londres, obscur dans l'enchevêtrement mal aligné de ses maisons à pignons triangulaires que dominant çà et là les tours massives des anciens couvents ; Londres, que semble immobiliser sa ceinture de murailles à portes monumentales ; Londres dont l'âme s'est engourdie, depuis que les cloches des vieux monastères ne sonnent plus que pour marquer, dans le fracas des salves d'artillerie, les déplacements de la Reine d'une résidence à une autre.

Le chant du rossignol est un fil sonore qui relie la pensée de la comtesse à celle du prisonnier de la Tour. Il faut rentrer, pourtant, Ann reprend le chemin du palais ; mais, une fois les enfants endormis, elle s'installe auprès de sa fenêtre et écoute. L'oiseau chante toujours. Toute la nuit, il berce la rêverie de la comtesse d'Arundel. Présage ? Consolation ? Ou bien lamentation mitigée d'espoir sacré, sur une tombe qui va s'ouvrir ? À l'aube, l'oiseau se tait. Ann plus jamais ne l'entendra dans les jardins d'Arundel.

Le lendemain, Philip Howard était jugé à Westminster.

était fort instruite, bien qu'ayant été mariée à quinze ans, et elle traduisait les auteurs classiques à livre ouvert.

— Ici s'est éteint votre bisaïeul, vingt ans plus tard, et c'est d'ici que nous avons fait transporter son corps en la collégiale d'Arundel, dans le vieux domaine proche de la mer. Ce grand-père que j'aimais tendrement avait été condamné, après des années de fidélité à la Reine, à vivre enfermé en son château, à cause de ses sympathies catholiques.

Un à un, Lady Ann évoque les disparus. Comme la mort, ce soir, paraît proche ! Elle est là, prête à cueillir de nouveaux habitants d'Arundel ; mais le charme du parc sous le ciel indécis du printemps lui enlève tout caractère de cruauté. La mort est absolue, mais elle n'est pas méchante : seuls les hommes la rendent affreuse en l'utilisant à leurs desseins. Ann se sent entourée de ses bras avec ses deux petits et cette étreinte est presque une douceur.

Les pentes des jardins semblent couler vers la Tamise ; les promeneurs les suivent pendant que s'assombrit le ciel. Sous les hêtres aux larges parasols et les charmes dont le feuillage rase le gazon, l'ombre est venue, épaisse comme une masse solide ; mais le ciel reste clair et le sera toute la nuit ; l'étonnante tiédeur de l'air subsiste.

Rentrer dans le palais dont les couloirs sont vides et les salles désertes, alors que l'ombre du dehors est amie ? Ann n'en trouve pas encore le courage. Elle s'assied. Elizabeth compte les étoiles et, son petit doigt dressé contre l'oreille, écoute murmurer le flot de la rivière. Lord Maltravers, qui ne veut pas dormir, somnole pourtant contre sa mère. Les minutes passent. Toutes les fenêtres d'alentour sont maintenant éteintes et l'on pourrait longtemps braquer l'ouïe sans entendre un carrosse rouler dans le Strand ni un bateau battre l'eau de la Tamise.

Alors sonnent dans le silence deux notes de cristal. Jamais oiseau, sur le domaine, n'en lança de si pures. Arrachée à sa

il n'est point pirate, mais agent de la Reine. C'est le Conseil qui l'a dépêché à la poursuite du comte d'Arundel.

Vaincu, Philip a vu s'effacer tous ses espoirs comme tout à l'heure se perdait dans la nuit la côte d'Angleterre. Quel avenir s'annonce ? Le retour sous bonne garde, la prison... Une fière défense, certes, mais qui l'écouterait ? La Cour, autrefois si empressée autour du favori, ne compte plus guère pour lui que des ennemis satisfaits de sa chute. Quoi ensuite, sinon la mort ?

Le comte d'Arundel pourtant n'a pas bronché sous le choc. Il a lutté pour sa vie, pour sa liberté, en essayant de fuir. Maintenant il luttera pour Dieu seul.

Les fugitifs sont dépouillés de leur argent, de leurs papiers, de leurs bijoux. Ils reprennent terre. Sous la surveillance de Sir George Carey, fils du Chambellan de la Reine, ils sont dirigés vers Londres. À Guildford, où le cortège s'arrête pour passer la nuit, Philip trouve un groupe de ses serviteurs, venus à sa rencontre : ceux-ci se désolent de le voir prisonnier.

— Ne vous lamentez pas, mes enfants. Je n'ai commis ni trahison, ni crime.

Le 15 avril 1585, Philip Howard, comte d'Arundel, âgé de vingt-sept ans, est enfermé à la Tour de Londres. Margaret Sackville, comtesse de Dorset et son frère William Howard seront bientôt jetés en prison.

Ces arrestations font grand fracas dans les Cours d'Europe et notamment en France et en Espagne. L'ambassadeur de France écrit à son souverain, Henri III, alors régnant :

« La Reine soupçonne Lord Arundel d'avoir tenté de s'échapper pour servir quelque dessein de la cause catholique, c'est pour cette raison qu'il va être étroitement surveillé. »

Les Cours envoient leurs représentations, mais Elizabeth s'entend à merveille à faire la sourde oreille. Les complots des

deux dernières années l'ont vraiment effrayée. Elle sent confusément que la séquestration de Marie Stuart l'a mise elle-même dans un guêpier : les dards des révoltés d'Écosse et d'Angleterre et ceux des diplomates étrangers, depuis ce geste malheureux, la harcèlent. Comme les toupies doivent tourner, tourner sans cesse pour ne pas tomber, elle est condamnée à toujours sévir, toujours fomenter ou découvrir des complots, pour ne point laisser reprendre souffle à ceux dont elle s'est fait d'irréconciliables ennemis.

Le cas d'Arundel lui est particulièrement cuisant. Ce noble entre les nobles, elle avait cru si bien l'asservir ! Sans se détacher de Leicester, qu'elle comble toujours de faveurs après l'avoir laissé la compromettre devant toute la cour par ses familiarités, elle a vraiment aimé ce bel Howard au long visage et elle a savouré tout ce qu'il lui a sacrifié...

La réconciliation de Philip avec Ann a piqué une flèche dans l'orgueil et peut-être dans le cœur de la Reine. Elizabeth n'est pas près de pardonner ! Ses dents noirâtres, qu'ont gâtées les sucreries, grincent de colère entre les lèvres minces ; et ses yeux, légèrement abaissés vers la racine du nez, accusent par leur fureur le type d'oiseau de proie que prend la Reine en vieillissant. Que ses soupçons se soient vérifiés la jette dans un de ces accès de violence qui terrifient son entourage à l'exception de l'impassible Burleigh.

Qu'importe le mécontentement des Cours ? L'Espagne est la perpétuelle adversaire. En France le duc d'Anjou n'est plus : ses tares et ses excès l'ont fait mourir l'année précédente ; et ce n'est point l'amitié du souverain catholique que recherche la Reine d'Angleterre, mais l'entente avec le compétiteur huguenot, le duc de Navarre, futur Henri IV.

L'intervention étrangère n'influera pas sur le sort du comte d'Arundel : il est sous la griffe de celle qu'il a déçue.

— Le long du chemin, j'ai croisé deux malheureux, attachés comme des vagabonds à la queue d'un cheval. Étaient-ce des catholiques ? Peut-être, car ils n'étaient point vêtus en pauvres comme des « sans maîtres ». Mais leurs pieds, blessés d'avoir tant suivi le cheval, laissaient une traînée de sang sur la terre...

— La nuit de dimanche, une bande poursuivant des catholiques a forcé la porte d'une demeure noble, à vingt milles de Londres. Si brutale a été la visite de la maison, que la sœur du maître en est devenue folle.

— Parmi les chasseurs de papistes, on parle d'un certain Topcliffe, qui semble la Haine incarnée. Il est à la solde du Gouvernement.

Les visiteurs sont repartis et la tâche de la journée est faite. Ann est seule. L'angoisse, dominée tout le jour, lui submerge alors le cœur.

— Philip, Philip vous reverrai-je jamais ?

Cette nuit d'avril est incroyablement douce. La brise d'un printemps précoce, entrant par les baies à l'italienne du palais, adoucit l'atmosphère des chambres plus qu'elle ne la rafraîchit. Après le souper, Ann s'attarde à la fenêtre. Dans une pièce voisine, Lord Maltravers se refuse à dormir : on lui a montré la première étoile et il veut la saisir dans sa petite main.

— Venez chercher l'étoile...

Ann descend dans le parc avec ses deux enfants. Un calme profond règne sur le Strand, dont s'allument de très loin en très loin quelques fenêtres, parmi les verdure des palais d'Essex, d'York ou de Worcester. La mère et les enfants longent l'Hôtel d'Arundel.

— C'est dans cette aile qu'est morte Mary, duchesse de Norfolk, votre grand'mère, petite Elizabeth. Elle était si douce et si accomplie qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, ni sans l'estimer, la connaître. Vous avez en elle un modèle de toutes choses, car elle

aujourd'hui semblent descendre les imprimeries d'Arundel-Street. Southwell, auteur et poète religieux, y imprima ses œuvres plusieurs années durant. C'est sans doute de cette presse archaïque que sortit sa « Lettre de réconfort aux vénérables prêtres, aux honorables fidèles du troupeau et autres laïcs maintenus dans les cachots pour l'amour de la foi », lettre que le père écrivit d'abord à l'intention du comte d'Arundel et qui fut reproduite ensuite par les autres catholiques persécutés.

De discrètes visites viennent parfois animer la vie austère de Lady Ann. Le « cher vieux Will », après une année de détention, a été libéré : il est vrai que l'an 1589 le voit incarcérer de nouveau. L'oncle de Philip, Henry Howard, de conciliante nature, aimerait mettre d'accord conviction et sécurité : peu après l'arrestation de Philip, il a conseillé à son neveu, qui a repoussé cette suggestion, de reconquérir sa liberté en assistant aux offices réformés :

— Religion de courtisan : pourquoi faire du zèle quand le zèle est dangereux ? On agit de corps et non de cœur et c'est un mannequin, sans plus, qu'on se présente aux cérémonies.

Il n'est point vil cependant, cet Henry de Norfolk qui rappelait jadis à son neveu la mémoire de Thomas III et tentait d'arracher Philip à la mollesse de la vie des Cours ; l'héroïsme n'est pas naturellement son fait, mais il est capable de braver la disgrâce pour porter soutien à sa famille.

— Sera-t-il jugé ? Que savez-vous de nouveau ?

Ann accueille les visiteurs par des questions qui obtiennent rarement des réponses précises. Les faux bruits survolent plus facilement que les véritables informations l'enceinte de la Tour. Les nouvelles de l'extérieur sont plus sûres :

— De Philip, on ne peut rien savoir, sinon que son geôlier, le lieutenant Hopton, va être probablement changé.

— De nouveaux prisonniers sont entrés à la Tour. On croit que l'un d'eux au moins est un prêtre.

CHAPITRE XI

À LA TOUR DE LONDRES

La Tamise, où glissaient alors les barques à huit paires de rames et les bateaux à quatre voiles sortant haut la proue au-dessus des eaux, battait déjà depuis cinq siècles les murs de la Tour de Londres, lorsque le comte d'Arundel pénétra, encadré d'hommes d'armes, dans la vieille forteresse des ducs de Normandie.

Citadelle et arsenal, palais, ménagerie et musée, geôle d'État et prison pour les gueux : la Tour de Londres avait été tout cela, successivement ou à la fois, au gré des souverains d'Angleterre, chacun, depuis Guillaume le Normand, ayant augmenté ses constructions, commencées sous le Conquérant par Gundulf le Moine.

Chaque époque, à partir du XI^e siècle, vit s'élever de nouvelles tours reliées entre elles par des murs et encadrant à distance le Donjon, haute masse carrée bâtie par Gundulf ; et chaque construction résonna d'une note sinistre. Ce fut, au temps de Guillaume Rufus, la plainte du peuple – car pour que se dressent deux nouvelles tours et que s'achève la tour de l'Horloge, à l'angle du mur longeant la Tamise, il avait fallu lever d'énormes taxes ; ce fut l'emprisonnement d'un des bâtisseurs, Ralph Flambard, dit « Ranulphus le Rapace », enfermé derrière les murailles qu'il avait élevées ; et ce fut encore le double écroulement de la tour Saint-Thomas, écroulement dû à Thomas Becket, martyr, si l'on en croit les vieux récits.

Henri III avait entrepris d'élever la tour Saint-Thomas, dont les deux corps puissants gardent le porche central qui domine le fleuve. En la nuit de la Saint-George, 1240, saint Thomas Becket, mort au siècle précédent apparut aux constructeurs et les interpella d'une voix sévère :

— Pourquoi bâtissez-vous ceci ?

Ils frémirent sous la question de cet ami du peuple, car ils savaient que les tours s'élevaient pour assurer un pouvoir tyrannique et que les ouvriers, obligés de travailler contre les intérêts de leur classe, n'étaient même pas payés à un taux avouable. Un roulement, comparable à une secousse sismique, ébranla le sol et, dans un effroyable bruit, la tour Saint-Thomas s'effondra. On la reconstruisit, mais en faisant aux travailleurs un meilleur sort.

La Citadelle prit sous Henri VIII caractère de palais, sans que s'évanouît son atmosphère de drame. Sans doute, le donjon, devenu la tour Blanche, s'embellit de créneaux et de chaperons; les larges baies des Tudor trouèrent les murailles, en contraste avec les étroits trous de guet des Normands. Les banquets faisaient étinceler leurs vaisselles d'argent et d'or sur les tables dressées pour le Roi et sa Cour. Les fêtes des noces royales emplirent de musique et d'éclat les salles immenses derrière les murs profonds de plusieurs pieds...

Mais les donjons nombreux servaient dans le même temps à assouvir les vengeances d'Henri VIII et, sur le billot de la Haute-Colline, située à l'ouest du vaste polygone des tours entourées de fossés, les têtes, une à une, tombaient.

Avec Edward I^{er}, la Tour était déjà devenue résidence royale et prison d'État à la fois; sous son règne, des Juifs arrêtés en masses, puis des moines avaient croupi dans l'inimaginable horreur de cachots souterrains. Dans de bien meilleures conditions et dignement traités, Jean le Bon et son fils y avaient été gardés deux ans, puis le charmant poète Charles d'Orléans. Richard III, derrière les lourds remparts de pierre, avait perpétré ses crimes. Henri VIII y fit, entre autres, exécuter deux de ses épouses: Anne Boleyn, mère d'Elizabcth; Catherine Howard, cousine des Norfolk.

Les gémissements des prisonniers, privés de nourriture et attaqués par les rats, n'avaient pu percer l'épaisseur des murs. Le rugissement des fauves, importés pour le plaisir du Roi

toujours eu le sens des responsabilités. Son fils l'appellera plus tard: «ma mère bénie»... C'est qu'il se souviendra de la tendresse enveloppante et de l'éducation forte dont auront été entourées son enfance et son adolescence, et qui l'auront accompagné jusqu'à ce que se soient éteints les yeux de Lady Ann.

Mais la comtesse ne sait pas, à cette heure, que son fils vivra, pour la gloire de l'art en Angleterre, ni qu'il laissera derrière lui une longue lignée: si pâle, si menu, ne va-t-il pas mourir, sans que jamais l'ait connu son père?

Déjà, tant de ses grâces enfantines sont perdues pour Philip! Le père captif n'aura pas vu les premiers gestes des petits doigts qui s'écartent, les premières lueurs d'intelligence traduites par le regard, qui soudain se fixe, attentif, et par le sourire qui, soulevant la lèvre supérieure, semble encore quérir une goutte de lait. La fossette de la joue s'efface: il ne l'aura pas vue; de sa part, Lady Ann y pose un baiser. Les cris joyeux que lance l'enfant dans la victoire des premiers pas, il ne les aura pas entendus...

Fasse le ciel, au moins, qu'il connaisse un jour les cheveux bouclés, les sourcils qui, sous le beau front, annoncent la volonté, les yeux allongés comme ceux de son père et de son grand-père, l'attitude déjà noble du petit corps bien planté! Pâlotte «poire d'hiver» comme le dénommera plus tard, dans une taquinerie affectueuse, un noble de la Cour, Thomas Howard, Lord Maltravers, sera-t-il jamais comte d'Arundel? Ou bien Philip ne trouvera-t-il qu'une tombe d'enfant, lorsque, libéré de la Tour, il s'élancera vers un berceau?

Allons, il faut agir pour ne point trop penser, il faut se dévouer pour refouler les craintes! Après les longues courses, les calculs en vue d'organiser les secours aux catholiques.

Nous l'avons dit, la tendre comtesse Ann était une audacieuse. Elle recélait en son domaine d'Arundel une presse dont

CHAPITRE XIV

LE *Dies iræ* DU ROSSIGNOL

Tantôt oubliée par la Cour, tantôt harcelée de convocations devant le Conseil, brutalement rabrouée par les officiers de la Reine lorsqu'elle tentait quelque démarche, Ann vivait sans bruit, mais non sans activité, au palais d'Arundel, dans le Strand.

Sa santé fragile aurait réclamé le repos, mais Lady Ann ne savait s'arrêter tant qu'une misère appelait à l'aide, à cinq milles à la ronde. Tôt levée, elle entendait la messe matinale célébrée, sur l'autel de fortune fait de tables rejointes, par le Père Southwell que la comtesse abritait à Arundel, ou par quelque autre prêtre de passage. Puis, de son pied leste, elle s'en allait, vêtue comme une petite bourgeoise, elle première comtesse du royaume sur laquelle la Reine seule pouvait prendre le pas : elle s'en allait soigner et consoler ceux qu'écrasait le faix de quelque douleur. Sa propre souffrance, tandis qu'elle luttait contre la fatigue et contre le dégoût qu'inspirent certaines plaies, se faisait moins sensible et s'estompait un peu.

Sitôt rentrée, Ann venait se pencher sur le berceau de son fils Thomas, petit Lord Maltravers, du nom que portent les futurs comtes d'Arundel. Comme il était frêle, ce bébé de deux ans aux yeux vifs ! Quand sa mère s'inclinait vers lui, il tendait spontanément ses bras minces, car Ann n'était point de ces grandes dames qui ne sourient que de loin à leurs enfants : les siens étaient accoutumés à recevoir ses caresses et même ses douces réprimandes. Elle les élevait ; elle voulait en faire une femme et un homme, à la hauteur des croyances qu'elle leur inculquait dès le jeune âge.

Si Philip, après des années de désordre, était devenu un exemple de résignation, Ann, depuis sa prime jeunesse, avait

Édouard VI, fils d'Henri VIII, fit plus grand bruit dans la Tour du Lion, pour eux construite.

Ni Mary Tudor, ni Elizabeth, n'avaient adouci la réputation de la Tour : les morts lentes, les agonies de douleur dans la chambre des supplices, les exécutions capitales dans le vaste enclos de la Haute-Colline s'évoquaient de façon tragique au seul nom de la Tour. Et les bateliers se sentaient le cœur plus léger lorsqu'ayant doublé la tour Moyenne et sa voisine la tour de Garde, ayant suivi le mur sombre jusqu'à la porte Saint-Thomas qui dissimule incomplètement la tour Sanglante, puis un autre mur jusqu'à la porte de Fer, ils dépassaient enfin les limites de cette forteresse aux dix ou douze corps que d'un seul terme on désignait comme « La Tour ».

Le comte d'Arundel fut conduit à la tour Beauchamp, construite par Édouard III : haut bâtiment à toits plats que flanquent en avancée deux tours basses surplombant les douves. Des fenêtres, creusées dans l'extraordinaire épaisseur des murs, on apercevait vers l'ouest la Haute-Colline et son échafaud, perpétuelle menace pour le prisonnier. Au-delà du champ d'exécution, Londres, grouillante et ardente à vivre, piquait vers le ciel ses clochers, dans des quartiers désormais inaccessibles à Philip Howard : au prieuré de la Sainte-Trinité, chez les frères mendiants et jusqu'à la tour Saint-Paul, découronnée de sa flèche par la foudre.

Un réconfort mélancolique atteignit Philip à la vue de ces lointains amis, révélant des lieux de prière. Un catholique en pays étranger entend toujours la langue liturgique dans laquelle l'Église s'exprime de par le monde entier ; un catholique empêché de rejoindre ses frères aux offices, se trouve avec eux par la liaison télégraphique des clochers, lançant vers le ciel la prière collective.

Le lieutenant de la Tour, Sir Owen Hopton, célèbre par ses rigueurs dans l'application des tortures, ne laissa pas au prisonnier

le temps de méditer le long du chemin de pierre conduisant à la tour Beauchamp, et Philip se trouva brusquement enfermé dans le cachot où pesait une inquiétante pénombre.

Sa première pensée, dans la misère où il plongeait, fut pour Dieu; la seconde pour Ann, dont la petite figure lui apparut crispée d'angoisse et pourtant si douce à son mal :

— Ann, mon tendre cœur!...

Il dut, pour trouver le sommeil, s'interdire de penser à l'enfant qu'elle allait mettre au monde, à ce fils qu'appelait avec tant de passion sa fierté paternelle...

S'il avait gardé quelque illusion sur l'indulgence de la Reine à son égard, le comte d'Arundel aurait été bientôt éveillé de ce songe, car les quelques commodités couramment accordées aux prisonniers d'État, hôtes habituels de la tour Beauchamp, lui furent refusées par ordre supérieur, après quelques jours à peine de captivité.

Le séjour dans les prisons d'État comportait alors un mélange de rigueurs et d'accommodements. Le prisonnier avait charge de son propre entretien, mais le gouvernement lui accordait à cet effet certains crédits. Les geôliers ne manquaient pas d'exploiter la situation et de faire leur bénéfice au passage. Les captifs d'un certain rang avaient le droit de garder auprès d'eux des serviteurs et généralement de recevoir des visiteurs – un surveillant restant témoin de leurs conversations.

Pour le comte d'Arundel, les tolérances furent durement supprimées. Durant les treize premiers mois de sa captivité, aucun de ses serviteurs n'eut accès auprès de lui; pas une fois il ne quitta sa cellule, pour passer dans la salle voisine ou respirer quelques instants à l'extérieur, sans que l'encadrent ses geôliers. À partir du mois de mai 1586, permission lui fut donnée d'avoir auprès de lui tantôt un, tantôt deux de ses domestiques mais ceux-ci, une fois

Si l'accusé répondait simplement: «À Dieu», c'est que, se jugeant perdu d'avance, il accepterait d'être exécuté sans procès.

Philip Howard entendra la lecture d'une accusation trop arbitraire pour être vraiment discutée. Sur vingt-quatre noms proposés pour le jury, douze seront retenus et, si l'on observe l'honnête procédure, l'accusé sera libre d'en récuser, qui seront remplacés par d'autres.

Le comte présentera lui-même sa défense, puisque prévenu de haute trahison. (En vérité, faudra-t-il toujours que les Norfolk se défendent devant les juges d'Angleterre? Thomas II... Henry, comte de Surrey... Thomas III, quatrième duc... «Par le diable!»... Mais non: Philip ne sait plus jurer.) Des témoins (Quels témoins? Où ira-t-on les quérir?) seront entendus. Puis les jurés délibéreront en secret. «Coupable? — Innocent?»... La sentence, alors, sera rendue par le président du Tribunal, prodigieusement digne dans sa robe de pourpre.

Philip a presque envie de rire devant cette tragi-comédie! Interrogations pour la forme, défense pour la forme, discussion du jury pour la forme. Tout ceci sous les formes aussi strictement observées que le président sera strictement vêtu selon les règles.

Oui, vraiment, ce procès est une joyeuse plaisanterie, Et le plus comique de l'affaire, ce qui véritablement déclenche le vieil «humour», c'est que cette bonne farce fera probablement tomber la tête de Philip Howard, comte d'Arundel!

Un genou en terre, le front sur son grabat, Philip pleure en songeant au fils qu'il ne connaîtra pas.

Philip Howard n'est plus détenu selon le bon plaisir de la Reine, il attend désormais d'être jugé. Situation bien changée, car la longue détention peut brutalement se muer en peine de mort.

Les persécutions de cette année 1589 sont aiguës. En quelques mois meurent pour la foi trente et un martyrs. Quelle clémence peut attendre celui sur qui pèsent trois griefs, dont on ne sait quel est le pire aux yeux d'Elizabeth : la profession de foi catholique, le soupçon de sympathie pour les ennemis de l'Angleterre et la reprise d'un cœur que la Reine croyait s'être définitivement attaché ?

Ann peut trembler, Philip prier et le Père Bennet se repentir : le procès du comte d'Arundel va s'ouvrir, le 14 avril 1589.

Plus d'une fois, le Premier Pair à la Chambre des Lords a suivi *de visu* le déroulement de la procédure des grandes assises, à Westminster-Hall : procédure loyale, selon la vieille tradition normande, et empreinte d'un réel respect pour l'accusé, au moins jusqu'au règne d'Elizabeth, où quelque contrainte s'est introduite.

Philip évoque ces imposantes séances. Au banc de la Reine siège le tribunal qualifié pour prononcer sur les cas de haute trahison ou de lèse-Majesté. Le président étale sa toge écarlate entre quatre juges également en grande tenue. L'accusé est appelé à la barre... Est-il possible, grand Dieu, que cet accusé soit Philip lui-même ? Le comte d'Arundel, brillant courtisan, comblé des faveurs de la Reine, rival de Leicester et de François d'Anjou, ne va-t-il pas sortir du cauchemar qui lui montre cette vision burlesque ? Mais non. La vision subsiste. Elle sera demain réalité.

Entre le Président et Philip Howard s'échangeront les répliques d'usage, ouvrant le procès :

— À qui désirez-vous abandonner le jugement de votre cause ?

— J'abandonne ma cause à Dieu et à la patrie.

entrés à la Tour, n'en devaient plus ressortir ; ils subissaient le même règlement que leur maître et ne pouvaient faire un pas hors de la cellule si ce n'est à heure fixe et sous bonne garde.

Les parents et les amis de Philip, lors de l'emprisonnement, ne savaient que faire pour procurer au jeune homme un peu de réconfort. Willie le Hardi n'était pas homme à craindre de se compromettre et son oncle Henry, plus prudent, aimait trop Philip pour ne point s'exposer à quelque risque. Ils eurent vite fait de découvrir quelle tour recélait le prisonnier : or, le long de cette tour Beauchamp, courait un chemin de ronde, seul endroit où Philip eût l'autorisation de prendre un peu d'air et d'exercice à certaines heures. Les braves cœurs n'hésitèrent pas : face à la Tour, sur le terrain de la Haute-Colline, les Howard s'exposèrent délibérément à la vue, afin que les aperçoive le détenu. Une grande partie du jour, eux ou de dévoués amis restaient le long des douves, guettant le moment de voir Philip et de lui adresser des signaux d'amitié.

Le résultat ne se fit pas attendre. Ordre fut donné au lieutenant de la Tour d'interdire au comte l'accès de tous les chemins de ronde où la marche lui avait été d'abord permise pour raison de santé.

Comme il l'avait prévu, Philip n'avait à attendre secours ni de la Reine, ni de son entourage. À la Cour, on ne répandait sur lui que de faux bruits :

— Catholique, le comte d'Arundel ? dit un courtisan. Vous n'y pensez pas ! Nul plus que lui ne se plaisait à railler la religion catholique. S'il en a pris le masque, c'est par politique et pour cacher de mystérieux desseins.

À cette insinuation, qui lui fut rapportée, Philip répondit de sa geôle :

— Dieu seul connaît les secrets du cœur humain. J'estime, pour ma part, qu'il serait de bien mauvaise politique pour un homme

que de perdre sa liberté, risquer ses biens et son existence et vivre en prison, ainsi qu'aujourd'hui je le fais !

Il demande à voir sa femme : Elizabeth le lui interdit. Il désire être entendu d'un prêtre : tout secours religieux lui est refusé.

La correspondance seule est permise au prisonnier (ou bien des complaisances pour la faire passer sont acquises par Ann à prix d'or) : vite, il écrit à sa femme pour lui donner de ses nouvelles, l'encourager et la prier de lui faire parvenir, pour son soutien moral, l'exercice du Rosaire et l'office de la Vierge.

Ann, chassée de chez elle et rongée d'inquiétude pour son mari et ses enfants, s'est réfugiée au presbytère de Finchingfield, en Essex. Henri VIII, lors de la confiscation de biens infligée aux congrégations, avait attribué cette cure et son bénéfice à Thomas Howard, troisième duc de Norfolk et grand-père de Philip. On en peut encore, de nos jours, voir la toute modeste maison, semblable à certaines habitations de fermes dans nos provinces françaises.

Dans cette demeure à trois fenêtres de façade, qu'entourent quelques communs flanqués d'escaliers de bois, la vie de la jeune femme diffère singulièrement de ce qu'elle était, même en ses plus mauvaises périodes, dans les châteaux de Nonsuch ou d'Arundel. Point de hall à tentures de tapisserie, dans le presbytère perdu parmi les prairies et les bosquets d'Essex. Plus de ces draperies opulentes, si fort à la mode au temps des Tudor, sur les tables et les tabourets. Ni coffres en bois précieux, ni luths d'ornement et d'agrément, ni verreries d'art dans les pièces éclairées par de petites fenêtres. Seules, quelques fleurs, cueillies par une main délicate dans les plates-bandes qui bordent l'herbe drue du pré, rappellent, dans la chambre de la comtesse, le raffinement cher aux dames de l'époque : cette délicieuse débauche de plantes, de fleurs, de parfums, d'eaux odoriférantes qui transformaient en serres les pièces d'intimité

Alors, les supposés complices du comte d'Arundel ont été mis à la torture. Héroïquement, la plupart ont maintenu leurs dires. Deux d'entre eux, cependant, ont défailli : le Père Bennet, usé, malade des nerfs, a tenté en vain de résister sur le chevalet ; les horribles douleurs qu'il endurait lui ont fait crier ce qu'exigeaient ses bourreaux et Sir Thomas Gerard ne l'a pas dédit : Arundel a demandé une messe pour le succès des Espagnols...

À peine rapporté dans son cachot, où tout son corps tremble encore des tortures subies, le malheureux prêtre se repent. Comment a-t-il pu accuser fausement son coreligionnaire et son frère en détention ?... Il pleure, il se frappe la poitrine. Ô malheureuse carcasse qui trahit, entraînant dans sa lâcheté l'âme qu'elle contient ! Au moins faut-il expier, en s'humiliant, le crime commis par faiblesse. Et le pauvre Bennet, dans les larmes, écrit à Philip :

« Ô le plus noble Pair, hautement honorable, j'implore humblement à genoux votre pardon pour ma grande offense, commise contre votre honneur au cours de mes récentes peines et par mes déclarations.

« Pour cette injuste accusation... je supplie, navré dans mon cœur et déchiré dans ma conscience, le Dieu Tout Puissant et vous-même de m'accorder miséricorde et pardon. »

Un intermédiaire envoie cette lettre à Lady Ann, qui se hâte de la faire passer à son mari. Philip en prend une copie très fine qu'il garde, dissimulée dans sa manche, à toute éventualité.

Mais l'humiliation et le remords d'un pauvre être, éprouvé au-delà de ses forces, n'effaceront pas la marque posée sur la réputation du comte d'Arundel. Trop de gens guettaient une occasion de le perdre.

involontairement causée aux jours où le sol anglais était menacé d'invasion.

Philip Howard, comte d'Arundel, est accusé d'avoir prié pour la victoire de l'Armada !

Que s'est-il donc passé, qui explique pareille accusation ?

Philip, on s'en souvient, était entré en rapport avec le Père William Bennet, prisonnier à la Tour. À ce vieux prêtre, maladivement nerveux mais de conviction sincère, il avait demandé de célébrer des messes, auxquelles plusieurs détenus catholiques avaient pu assister, grâce à la complicité de Cécile Owen, fille du lieutenant de la Tour, gagnée par Ann au prix d'un don important.

Les nouvelles ont toujours su percer les murs des prisons. Aussi vite que les badauds de Londres et que les bateliers, colporteurs d'informations sur la Tamise, les détenus avaient appris que l'*Invincible Armada* piquait vers le nord et bientôt croisait dans la Manche. Qu'allait-il découler de cette audacieuse attaque espagnole ? Invasion du territoire anglais ? Affolement dans l'armée et la police ? Envahissement par une populace déchaînée des prisons où les papistes honnis semblaient attirer le mauvais sort sur l'Angleterre ?

Arundel suggéra le projet de vingt-quatre heures de prière assidue pour conjurer le malheur planant sur les captifs, et, pendant que les vaisseaux se heurtaient devant Calais, les prisonniers de la tour Beauchamp, agenouillés devant la Puissance qui abat les puissances, prièrent avec toute leur foi.

Les prisons de la Reine sont, paraît-il, sonores et transparentes. À la suite de ces implorations, Philip et le Père Bennet ont été longuement interrogés, ainsi que les autres catholiques détenus à la Tour. Des papistes ne peuvent prier que contre leur patrie : à coup sûr, ils ont demandé le triomphe espagnol ! Tous ont nié.

C'est entre les murs nus du presbytère qu'Ann mit au monde, le premier juillet 1585, son fils Thomas, Lord Maltravers, futur comte d'Arundel.

Peu de jours auparavant, elle apprenait avec terreur la mort dans un cachot d'un noble d'Angleterre, compromis dans l'affaire Throckmorton, et qu'à peu près tout le monde considérait comme innocent. Le comte de Northumberland, emprisonné depuis un an, avait été trouvé sans vie, ayant reçu trois balles au cœur. On voulait faire croire à un suicide, mais personne n'attachait foi à ce bruit.

Affolée à l'idée que le même sort pouvait menacer Philip, Ann désira passionnément se rapprocher de lui. À peine remise, elle rédigea une supplique, demandant l'autorisation de résider dans l'une des maisons de son mari. Entre ses deux enfants, de délicate santé, elle attendit la réponse, comptant un à un les jours d'épreuve que subissait Philip. Manquait-il du nécessaire ? Serait-il jugé bientôt ? Ne le mettait-on pas à la torture, à l'heure même où elle se posait ces questions ? À cette pensée, elle défaillait. Elle espérait pourtant qu'on n'oserait attacher au chevalet un Premier Pair d'Angleterre.

La réponse de la Reine arriva, presque inespérée. La comtesse était autorisée à résider au palais d'Arundel de Londres, mais elle devrait en disparaître chaque fois qu'il plairait à Elizabeth de séjourner dans une propriété voisine, celle de Somerset. Ann sentit l'insolence de la restriction, mais s'estima heureuse de pouvoir rentrer dans la demeure qui avait vu naître Philip.

La fin de l'an 1585 passa, puis les premiers mois de 1586, sans adoucir le sort du comte d'Arundel et sans faire entrevoir de changement dans l'attitude de la Reine envers les catholiques. Le Parlement, au cours de sa dernière session, n'avait fait qu'ajouter quelques rigueurs nouvelles à l'application des mesures prises déjà contre les papistes ; il avait renchéri surtout sur la proscription des

Jésuites : tout membre de la Société de Jésus, qu'il soit séminariste ou prêtre – si son ordination ne remontait pas plus loin que la première année du règne – et ayant résidé plus de quarante jours dans le pays était considéré comme coupable de haute trahison et passible de mort. Les sanctions sont réitérées en 1586 en 1587. Évidemment, Elizabeth vit dans la terreur des complots papistes.

En vain les catholiques, prêtres et laïques, ont-ils adressé à la Reine une pétition, reconnaissant son autorité souveraine, en droit comme en fait, et déclarant coupable d'un grand crime quiconque porterait la main sur elle ; en vain ont-ils qualifié de diabolique et contraire à la foi catholique l'opinion qui prend la défense d'un tel crime ; en vain ont-ils supplié la Reine ainsi assurée de leur loyalisme, de ne pas bannir les prêtres catholiques. La réponse d'Élisabeth a été d'envoyer en prison le gentilhomme qui lui avait remis la supplique et de l'y laisser mourir.

C'est donc sans espoir de mansuétude que Philip s'est vu traduire devant la Chambre Étoilée comme catholique romain, fugitif, complice d'Allen et des Jésuites... Le jugement est rendu en mai 1586. Arundel est condamné à payer une amende de dix mille livres et à subir l'emprisonnement aussi longtemps qu'à la Reine il plaira.

Le comte eut un instant de détresse, comme la porte de sa geôle retombait sur son passage. Si cette réclusion devait l'ensevelir jusqu'à la mort, trouverait-il la force ; sans assistance religieuse, de conserver jusqu'au bout son courage ?

À l'heure même, cependant, où le comte s'interrogeait dans l'angoisse, un vaisseau faisait voile pour l'Angleterre, portant à son bord le prêtre dont Dieu allait lui accorder le soutien : le jeune Père Robert Southwell, à l'enfance romantique, à l'âme de poète et qu'une foi invincible lançait vers l'apostolat et le martyre.

comme un enfant, entre les doigts de ses poursuivants. Ann, accueillante et maligne, y est bien pour quelque chose.

La flotte espagnole est prête en mai 1588. Elle prend la mer sous le nom d'*Invincible Armada*.

Toute l'Angleterre est au guet. Des nouvelles arrivent, aussi vite que le permettent les courriers du temps. L'*Armada* a cruellement souffert d'une tempête. Elle poursuit cependant sa route, remontant l'océan vers le nord... elle progresse... elle est signalée dans la Manche... Le 21 juillet, les vaisseaux légers de la flotte anglaise ont attaqué.

Ce sont deux forêts marines qui s'affrontent, dans l'enchevêtrement géométrique des mâts et des vergues, branches et brindilles innombrables dans leurs lignes rigides, une fois carguées les voiles.

L'*Armada* se gare vers les côtes de France, devant Calais. Le 29 juillet, à nuit tombée, une grêle de brûlots anglais sillonne le ciel et tombe sur ses vaisseaux, comme les fusées d'un feu d'artifice. Un navire s'enflamme puis un autre ; des mâts s'effondrent, flambant comme des torches ; des munitions éclatent, gagnées par l'incendie qui court sur les ponts et jette, dans les eaux noires, ses flammèches.

De deux rives du « Canal », la population, craintive ou exaltée, contemple les reflets de l'embrasement.

Le 30 juillet, se livre une grande bataille navale. Rejetée vers la mer du Nord, la flotte espagnole y est reçue par la tempête. Lamentable *Armada* ! Vaincue, elle se retire amputée de trente vaisseaux de premier rang et veuve de dix mille hommes. L'Angleterre est sauvée et surtout la puissance de la Reine.

Rassurée, triomphante, celle-ci ne devient point pour cela magnanime : elle fait expier aux papistes l'inquiétude qu'ils lui ont

L'écho des coups de hache jetant bas les forêts de Waes résonna au cœur de l'Angleterre. D'Anvers, de Gravelines, de Dunkerque, de Nieupoort venaient, apportés par les récits des voyageurs et des agents anglais, les bruits menaçants des arsenaux.

Elizabeth, dans le péril national, n'était plus ni louve, ni hyène : elle était bien la Reine, sinon le Roi. Elle compose un conseil de défense et fait décréter l'enrôlement de tous les hommes de dix-huit à soixante ans. Elle lève cinq mille matelots et fait appel à ses bonnes villes. Londres à elle seule offre quinze navires... et en fournit trente, en même temps que dix mille hommes. C'est bientôt une flotte de cent quarante navires dont Lord Effingham va prendre le commandement.

Au camp de Tilbury, Elizabeth va stimuler ses soldats. Elle s'y montre à cheval, écuyère hardie. Elle y défile sous un dais, surmonté de panaches qui, tels des étendards, flottent au vent. Fanatisées, *yeomanry* et noblesse se jetteraient au feu pour leur Reine, figure de la défense anglaise.

Pourquoi faut-il des replis et des ombres à ces heures d'héroïsme ? Elizabeth, qui n'a pas la conscience bien nette au sujet des catholiques, redoute de les voir accueillir l'Espagnol comme un libérateur : ces gens-là ont tant souffert... N'osant compter sur eux, elle veut les empêcher de nuire et cherche à les terroriser. Dans les prisons, les captifs s'affolent, car le bruit se répand qu'en cas de débarquement espagnol, ils seront massacrés en masse par la populace lâchée sur eux.

Les Jésuites sont plus que jamais recherchés. Le Père Robert Southwell, parce qu'il entretient une correspondance suivie – et qu'on n'est point sans intercepter – avec le général des Jésuites et avec Rome, est considéré comme agent de liaison avec l'étranger, comme chef et âme de la résistance catholique en Angleterre, bien qu'il se tienne éloigné de toute conspiration. Mais on a beau le traquer et mettre sa tête prix, il glisse toujours, et s'en amuse

CHAPITRE XII

VIES PARALLÈLES

Parallèlement, mais inspirés d'un même esprit, le comte et la comtesse d'Arundel, à la suite du jugement, menaient une vie conduite par la foi la plus généreuse : vie de prière et de méditation pour Philip ; vie de charité pour Ann Dacre.

Deux heures chaque matin Philip reste en oraison : prières de repentir, de supplication, prière d'amour. Il sait même remercier au milieu de ses malheurs : merci à Dieu de le châtier en ce monde et de lui ouvrir ainsi tous les espoirs futurs ; merci à Dieu de lui avoir donné l'épouse aimante et chrétienne dont il connaît maintenant la valeur ; merci à Dieu de lui avoir accordé, après sa chère petite Elizabeth, le fils qu'il désirait tant ; merci à Dieu, surtout, d'avoir fait de lui son serviteur et de lui avoir permis de souffrir pour la foi.

Il écrit ensuite et lit, puis fait quelques pas dans le petit couloir qui longe sa cellule. Quelques aliments exécrables lui sont servis, qu'il se force à absorber, afin de vivre pour les êtres chers qui l'attendent. Dans l'après-midi, il médite et prie encore. Le soir, avant de se jeter sur son lit, il consacre le quart d'une heure à l'examen de conscience et à la méditation.

Ann, pendant ce temps, se multiplie entre ses enfants, les malheureux qu'elle va soigner et les prêtres auxquels elle prête assistance. Lady Mounteagle, sa grand'mère, a fait de la petite Nan' une habile infirmière. Attirée vers les prisonniers par la pensée de Philip, Ann s'en va, dans toutes les geôles où on lui permet d'entrer, étendre les onguents, les baumes et les linges fins sur les plaies ulcéreuses qui rongent tant de détenus.

Aux religieux pourchassés, elle ouvre audacieusement sa maison. La vie morale de la comtesse Ann est un étonnant

mélange de crainte et de courage. Son extrême sensibilité la fait passer par toutes les terreurs ; ses convictions et ses tendresses lui font tenter les coups les plus hardis ; Vaillamment, la comtesse d'Arundel porte en elle, sans la montrer à ceux dont elle veut adoucir le sort, cette tristesse qui ne peut la quitter : l'impossibilité de voir Philip.

Lui-même, de son cachot, supplie en vain. Il s'étirole moralement, à ne pas voir les siens. Physiquement, il dépérit, à vivre dans une cellule empestée.

C'est là un des pires supplices des prisons, au temps d'Elizabeth : le mauvais entretien, les voisinages malsains, le refus des moindres commodités aux prisonniers font des cellules des lieux infects. Plusieurs prêtres, incarcérés à la Tour ou dans d'autres geôles avant Philip, sont morts d'intoxication. Le comte d'Arundel, habitué aux randonnées à cheval, aux matchs de balle et de tennis, déjà en honneur à l'époque, à la vie dans les vastes salles et les immenses galeries ouvertes sur des parcs, suffoque dans sa prison. Au mois de juillet 1587, les chaleurs ayant encore développé les pestilences, il se décide à écrire : « À mon très bon et très honoré Seigneur, Lord Burleigh, Grand Chancelier de l'Échiquier d'Angleterre. »

Il lui demande en grâce d'obtenir de Sa Royale Majesté la liberté dans l'enceinte de la Tour, car, dans sa claustration il se sent menacé par « une mort imminente ». Il le supplie d'autoriser sa femme et ses enfants à venir jusqu'à lui, « comme Dieu lui ordonne et comme la nature lui fait une loi de le désirer ».

Il obtiendra peu à peu un léger relâchement dans les rigueurs qui usent ses forces de résistance, mais jamais ne lui sera donnée la consolation de revoir Ann, ni de connaître son fils !

Ni vexations, ni privations ne découragent cependant sa piété. Poète, comme beaucoup de nobles qui savaient, à la Renaissance,

CHAPITRE XIII

LE PÉRIL SUR LE ROYAUME

La mort de Marie Stuart avait soulevé un *tolle* dans l'Europe catholique. Touchante figure de femme et haute silhouette de Reine, dont on ne saura jamais si elle eut des écarts ou fut odieusement calomniée, elle incarnait en même temps pour beaucoup la religion persécutée par la « Louve de Bretagne ».

Cette « louve » était depuis longtemps – qu'on nous pardonne le jeu de mots – la bête noire de Philippe d'Espagne. Trente ans plus tôt, il en eût fait son épouse ; elle s'était constituée son ennemie. Les remontrances qu'il lui avait adressées à plusieurs reprises concernant ses cruautés envers les catholiques, étaient restées parfaitement méprisées. Elizabeth – non sans cause, car il conspirait quelque peu – avait, en 1584, renvoyé l'ambassadeur d'Espagne, Bernardino de Mendoza. Dans les Pays-Bas, elle entretenait à jet continu l'insurrection et si Leicester s'y faisait battre, ce n'était point évidemment pour l'amour de Philippe II. Au Portugal, dont ce dernier réclamait la couronne, l'Angleterre soutenait les protestataires depuis plusieurs années.

Le Roi d'Espagne décida donc de venger Marie Stuart, que son fils pleurait sans agir.

Formidable entreprise que cet assaut d'un pays de tous côtés défendu par la mer. Il y fallait le moyen d'une flotte considérable. En Espagne s'équipèrent cent trente-cinq vaisseaux de guerre à triple ou quadruple pont, chacun semblant, au-dessus de la mer, un roc hardiment taillé par quelque cataclysme ; huit mille matelots assuraient les manœuvres ; dix-neuf mille soldats furent embarqués. En Flandre, le Roi fit lever trente-cinq mille hommes de renfort et abattre des arbres à tour de bras pour construire de nouveaux bâtiments.

Comme jadis au récit des exploits apostoliques de Campion, la Cour, la ville et les campagnes se passionnent aux péripéties de cette chasse au Jésuite.

De temps à autre, un combattant tombe sur la brèche, Le théologien Harsfield est mort à la Tour pour avoir refusé d'observer le *Livre de la Prière Commune*. Le Père William Weston, nommé supérieur de la Mission, a été arrêté en 1587. Sa figure, de son vivant même, est devenue légendaire.

Les plus formidables récits d'exorcismes et de miracles courent sur son compte. Les réformés en font des gorges chaudes. Il guérit des possédés et fait rendre hommage, par les démons qu'il chasse, aux reliques du Père Campion. Shakespeare perpétuera la mémoire de ces guérisons en retenant, dans *Le Roi Lear*, les noms de quatre démons vaincus par Weston : Modo, Mahu, Hobbidance et Flibbertigibbet.

Ann, se souvenant avec émotion que le Père Weston a reçu Philip dans la foi, risque les plus grands périls en allant, sous un déguisement, visiter le Jésuite.

D'autres bataillent encore pour le maintien de la religion catholique, sachant bien qu'ils seront un jour livrés ou découverts. Le Père Henry Garnett, prêtre de la plus haute valeur, a succédé à William Weston comme supérieur de la mission ; le Père Edward Oldcorne, qui prêchera inlassablement la foi romaine, et le Père John Gerard, qui rassemblera avec succès des fonds pour la Société, débarquent en 1588 – année tragique où sur quatre-vingts confesseurs de la foi emprisonnés par ordre de l'archevêque protestant d'York, quarante mourront dans les supplices d'une inhumaine captivité.

Année tragique aussi pour le comte d'Arundel, car elle lui fait connaître celui qui, par faiblesse, sera l'artisan de sa perte, le Père William Bennet, détenu à la Tour en même temps que lui.

rimer la ballade ou le sonnet ; descendant au reste du bon auteur Henry de Surrey, il trouve dans sa foi l'inspiration de poèmes à la louange de Dieu ou de la sainte Vierge Marie.

« Pardessus tous les autres se place la Vierge
« Par qui le monde est consolé.
« De son front sans tache scintillent les rayons les plus purs.
« Les étoiles font un diadème à sa tête,
« Sa gloire surpasse celle de tout être créé,
« La lune chausse son pied, le soleil la revêt... »

Un autre poète, bien fait pour le comprendre, va enfin apporter un réconfort spirituel à Philip Howard.

Ann a connu, parmi les prêtres auxquels elle a donné asile, le Père Robert Southwell, débarqué en Angleterre en juillet 1586. Petit-fils du galant Sir Richard Southwell, relation des Norfolk, Robert Southwell avait connu de bonne heure les aventures, des bohémiennes l'ayant dérobé dans son berceau et emporté... Bientôt retrouvé, il quitta assez tôt le milieu, fort libre de pensée et de mœurs, auquel il appartenait et fit ses études au collège de Douai. Entré chez les Jésuites, il rejoignit avec enthousiasme le Père Weston à la mission d'Angleterre, n'ayant alors que vingt-cinq ans.

Le jeune père n'ignorait pas en quel coupe-gorge il se jetait, car il écrivait, en partant sur sa propre demande, au général de la Compagnie de Jésus, Claude Aquaviva : « En vérité, je suis envoyé au milieu des loups. Fasse Dieu que ce soit comme un agneau, pour être égorgé au nom de Celui-là et pour Lui qui m'envoie. »

Il allait vivre dans une période de furieuse agitation. Dès son arrivée à Londres, il a vu des gardes, épée au clair, arrêter des catholiques. Au coin des rues, il trouve de faux prophètes qui, grimpés sur des charrettes, annoncent de faux Christs. Les affaires d'Écosse ont en même temps de violentes répercussions en

Angleterre : Babington, tout dévoué à Marie Stuart, a comploté l'assassinat d'Elizabeth pendant que le duc de Parme débarquerait dans le pays en vue d'y rétablir la religion catholique ; Walsingham, secrétaire de la Reine, a découvert le projet ; Babington et neuf de ses complices ont été arrêtés et condamnés au supplice des traîtres. Elizabeth, hors d'elle-même, a ordonné qu'on pousse ce supplice « jusqu'à l'extrémité de la peine ». Trois des condamnés ont agonisé, les entrailles arrachées. Une telle horreur s'est soulevée devant les raffinements inouïs des bourreaux qu'il a fallu se contenter de pendre les sept autres.

Mais la persécution visant les catholiques a redoublé de violence. En fait, la soif de sang ne s'assouvira un peu chez Elizabeth que quand sera tombée la tête de Marie Stuart, cette rivale dont le plus grand crime fut peut-être d'avoir surpassé la Reine d'Angleterre en beauté.

Accusée d'être l'instigatrice du complot Babington, Marie est exécutée à la forteresse de Forheringay en 1587. On lui a refusé les secours d'un aumônier catholique et le doyen protestant de Peterborough l'a menacée, si elle ne se convertissait, de la damnation éternelle :

— N'insistez pas, a répondu la jeune d'Écosse. Je suis née, j'ai vécu et je meurs dans la religion catholique et romaine.

Elle est morte en Reine et en catholique, après dix-neuf années de captivité. Elizabeth a feint une explosion de douleur et suspendu – pour fort peu de temps – les ministres responsables de l'exécution.

Au milieu de ces événements et sous les menaces qui se resserrent autour des catholiques comme le dôme des glaives dans la voûte d'acier que font les soldats à certaines parades, Robert Southwell prêche, confesse, édifie avec une calme audace. Il ne songe pas aux blessures qu'il peut recevoir, mais à celles dont expira le Christ :

« Ce sang sacré est encore chaud, ces plaies sont encore béantes, et visibles encore ces meurtrissures par lesquelles Dieu a racheté ces âmes que nous servons... » Que ne braverait-on « de crainte que quelques-unes de ces perles précieuses ne viennent à se perdre ? »

Sous le nom prosaïque de Mr Cotton et usant du vocabulaire de la fauconnerie pour dissimuler son identité, il voyage dans le Sussex et dans le Nord de l'Angleterre, gardant son port d'attache à Londres où il devient à proprement parler le chapelain de la comtesse d'Arundel.

Celle-ci, bien faite pour comprendre la hauteur de cette âme, s'empresse de mettre le Père Southwell en rapport avec son mari. Une correspondance s'engage entre eux, qui sera d'un puissant réconfort pour Philip... et scandalisera dans la suite le lieutenant de la Tour, contrôlant le courrier :

— Comment osez-vous appeler votre « bienheureux Père » un ennemi de sa propre patrie ?

— En peut-il être ainsi ? Vous m'avez dit vous-même qu'on ne lui pouvait trouver d'autre crime que ses convictions religieuses !

De fait, le Père Southwell se livre uniquement, et de tout son être, à l'apostolat. Il ne cherche point à rejoindre sa famille, par crainte de la compromettre, mais, de toute sa tendresse, il offre pour la conversion de son père le sacrifice de sa vie et ce père, en effet, se convertira après avoir vu emprisonner et torturer son enfant. Mais cette heure n'est pas encore venue.

Mr Cotton, en attendant, met sur les dents les espions de la Reine. Fouille-t-on la maison qui l'abrite ? Il disparaît dans un mur – de ces murs profonds qui, dans les demeures de l'époque, recèlent des réduits de secours. On sonde inutilement murailles et cloisons : dans son étroit refuge, il passe, tout habillé, plusieurs nuits consécutives... puis s'évade et reparait ailleurs, prêchant et confessant.